

**Gone Girl**  
**La finesse d'un esprit tordu**  
*Les Apparences*, États-Unis, 2014, 2 h 29

François D. Prud'homme

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73067ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Prud'homme, F. D. (2014). Review of [Gone Girl : la finesse d'un esprit tordu / *Les Apparences*, États-Unis, 2014, 2 h 29]. *Séquences*, (293), 42–43.



# Gone Girl

## La finesse d'un esprit tordu

Le roman de Gillian Flynn était déjà extrêmement cinématographique. Retrouver son nom au générique comme scénariste n'a donc rien d'étonnant. En fait, pour son dixième long métrage, David Fincher s'est choisi un scénario impeccablement ficelé, une histoire à la hauteur de son indéniable talent de réalisateur, dont il ne restait plus qu'à mettre les mots en images.

François D. Prud'homme

Et quelles images! Fincher nous offre un accès exclusif à l'Amérique post-2008 rivée à son média préféré: un écran de télévision plasma acheté à crédit, qui projette sans aucun scrupule une image d'elle-même totalement mesquine et dramatisante; une Amérique enfiévrée et affamée, prête à voir tomber les têtes les plus enviées, juste pour se comparer et se consoler. Les plans de situations qui ponctuent le générique de début mettent l'histoire bien en place: une banlieue aux maisons cossues et abandonnées, la ville de North Carthage un peu délabrée, grise, dépenaillée, drabe. Et dans cette agonie nationale, un couple séduisant – interprété de façon plus que convaincante par Ben Affleck et Rosamund Pike, que l'on apprend à envier à travers des retours en arrière discrets, mais efficaces – est cloué au pilori médiatique par les bonzes staliniens du puritanisme

américain, pour ce qui semble être au départ une banale histoire de disparition.

Amy Elliott Dunne, une femme fascinante, magnétique et extrêmement intelligente, disparaît de sa grosse maison de banlieue missourienne dans une traînée de sang, le jour de son cinquième anniversaire de mariage. Derrière elle, une porte laissée entrouverte sur son monde disloqué de fille unique, égocentrique, riche et gâtée-pourrie. Seul indice sur la raison de sa disparition, un indice, justement, laissé derrière pour son mari dépourvu; une chasse au trésor annuelle à travers la ville pour la découverte d'une surprise.

Nick Dunne, le mari infidèle et redevable, tellement soucieux de projeter la bonne image qu'il ne sait même plus se comporter de façon intègre et authentique, nous laisse d'abord croire en sa culpabilité. Premier suspect dans cette

Photo: Les travers de la conscience humaine

enquête largement médiatisée, il se débat tant bien que mal dans les mailles du filet policier, tombe dans les nombreux pièges que lui tendent les femmes à moitié misandres de son pays, tout en poursuivant sa quête d'indices à travers la cabale de plus en plus épaisse que lui a concoctée sa folle de femme.

Ce qui fonctionne si bien dans cette histoire, c'est l'accumulation de nœuds dramatiques contradictoires qui renversent la trame narrative par trois fois, rendant le mystère toujours plus opaque, impénétrable. Le spectateur intrigué cherche en vain à dénouer les fils que nous tend le duo Flynn-Fincher, et à retrouver son chemin dans les dédales et méandres du complot concocté par l'esprit qui se révèle de plus en plus retors de Amy Elliott Dunne, alias *Amazing Amy*. Ce qui s'était présenté au départ comme une vulgaire histoire de disparition (le *whodunit* typiquement hollywoodien) se transforme sous le regard perplexe du plus perspicace des cinéphilés, à même l'enquête menée par la détective Boney, en complot pour meurtre, en coup monté, en mise en scène d'une mort souhaitée et, pour finir, en véritable assassinat ! Jamais, durant ces différents cycles, ne peut-on voir arriver la scène suivante. C'est là tout le génie de *Gone Girl*.

**...Fincher exploite à nouveau les travers de la conscience humaine, les machinations machiavéliques et la finesse d'un esprit tordu pour nous glisser, sans qu'on le veuille, dans les souliers de ceux qui jugent le drame des autres dans le confort de leur abrutissement.**

Une chose est à retenir encore afin d'apprécier ce thriller à sa juste valeur : le réalisme avec lequel Flynn et Fincher arrivent à dépeindre l'humanité dans toute sa complexité. Ni bon ni méchant, chacun n'est la véritable victime que sous la torture de son propre bourreau intérieur. Le récit accumule les zones grises et met en vedette les travers les plus vils d'une nation qui s'est effondrée sur elle-même, punie, et dépossédée de tout sens critique ou de jugement impartial. Tout est manipulation, ruses perfides et abrutissement populaire dans cette Amérique aux prises avec sa plus grande débâcle économique depuis la grande dépression de 1929, et tous les éléments sont rassemblés pour nous y faire entrer sans en avoir pleinement conscience : un centre commercial désaffecté dans les couloirs duquel erre une population de mis



Une enquête médiatisée

à pied, une banlieue riche et désertée, un voisinage-espion au service de l'œil du *Big Brother* qui guette sa proie dans la lueur du petit écran.

À la sortie du cinéma, l'esprit reste perplexe et n'arrive jamais vraiment à saisir l'ampleur de ce qui lui a été raconté, comme on n'arrive jamais vraiment à saisir toute l'ampleur de la complexité humaine. Après *Se7en* (1995), *The Game* (1997), *Fight Club* (1999) et *Zodiac* (2007), Fincher exploite à nouveau les travers de la conscience humaine, les machinations machiavéliques et la finesse d'un esprit tordu pour nous glisser, sans qu'on le veuille, dans les souliers de ceux qui jugent le drame des autres dans le confort de leur abrutissement. Après tout, pour plusieurs d'entre nous, cinéphilés, *Gone Girl* est le film le plus complet et le plus abouti qui nous ait été offert par David Fincher. Seule ombre au tableau : l'interprétation d'Emily Ratajkowski, trop peu crédible avec sa bouche gonflée au Botox, dans le rôle de la jeune maîtresse Andie Hardy, fille jolie, mais un peu innocente du Midwest mississippien. Pour être franc, on se doute bien qu'on lui a attribué ce rôle pour les mêmes raisons qui lui ont valu sa présence dans le vidéoclip de la chanson *Blurred Lines* de Robin Thicke. 📍

■ **LES APPARENCES** | Origine : États-Unis – Année : 2014 – Durée : 2 h 29 – Réal. : David Fincher – Scén. : Gillian Flynn, d'après son roman – Images : Jeff Cronenweth – Mont. : Kirk Baxter – Mus. : Trent Reznor, Atticus Ross – Son : Thom Brennen, Steve Cantamessa, Malcolm Fife – Dir. art. : Donald Graham Burt – Cost. : Trish Summerville – Int. : Ben Affleck (Nick Dunne), Rosamund Pike (Amy Elliott Dunne), Neil Patrick Harris (Desi Collings), Tyler Perry (Tanner Bolt), Carrie Coon (Margo Dunne), Kim Dickens (Det. Rhonda Boney), Patrick Fugit (Off. Jim Gilpin), David Clennon (Rand Elliott), Lisa Banes (Marybeth Elliott), Missi Pyle (Ellen Abbott), Emily Ratajkowski (Andie Hardy) – Prod. : Ceán Chaffin, Joshua Donen, Arnon Milchan, Reese Witherspoon – Dist. / Contact : Fox.